

San Augustin

de p[ro]p[ri]etate

de cond[ic]t[io]nib[us]

de h[er]editate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate

de p[ro]p[ri]etate



Nos 41-42-49-50

(43) C103 -

78.1102

1<sup>er</sup>  
302  
43

LA  
GRANDE BIBLE  
RENOUVELLEE  
DE NOELS NOUVEAUX  
Où tous les Myſtères de la Naiffance & de l'En-  
fance de JESUS-CHRIST ſont expliqués.



A TROYES,  
Chez Antoine GARNIER, Imprimeur-Lib.  
rue du Temple.

Avec Permiſſion.

*Extrait de la Permission.*

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & iceux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; Salut: notre bien amé PIERRE GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes, nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de plusieurs Livres intitulé: *La grande Bible de Noels nouveaux sur la Naissance de Jésus-Christ; les Expositions des Evangiles; Histoire de Richard sans peur; la Vie joyeuse de Tiel Ulespiègle; l'histoire de Pierre de Provence* Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tel volume, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps & espace de trois années consécutives, à compter du jour de la présente Permission. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère, &c. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le 19 Mai, l'an de grace 1738. Et de notre Règne le vingt-quatre. Par le Ro' en son Conseil. SAINSON.

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Lib. & Imp. de Paris N<sup>o</sup>. 58, f. 57, &c.*



L A  
**GRANDE BIBLE  
RENOUVELEE,  
DE NOELS NOUVEAUX.**

**NOEL**, Sur l'air: *Vous qui désirez sans fin  
ouir chanter, &c.*

**J**OSEPH revenant un jour  
Peu satisfait  
D'un long & pénible tour  
Qu'il avoit fait,  
Pour rendre certain ouvrage,  
En souci,  
A peu près dans son langage  
Parle ainsi.  
Marie, quelle douleur  
Vous va faire,  
Et pénétrer votre cœur  
De déplaisir!  
Maintenant je viens d'entendre  
Un Arrêt,  
Qu'il faut quitter sans attendre.  
Nazareth.

*Noels Nouveaux.*

Le temps presse, il faut aller  
Donner nos noms  
En Bethéem, enrôler  
Tous nos surnom ;  
Rendons cette obeissance :  
L'Empereur  
En a fait une Ordonnance  
Qui fait peur.  
Demain donc nous partirons  
Au point du jour,  
Et comme nous y ferons  
Quelque séjour,  
Vous ferez de votre affaire  
Un trousseau,  
A loisir j'y pourrois faire  
Un berceau.  
Je prendrai les instrumens  
De mon métier,  
Les outils, les ferremens  
De Charpentier ;  
Pour y gagner notre vie ;  
Car je crois  
Que nous y ferons, Marie,  
Plus d'un mois.  
Dès le soir Joseph voulut  
Tout préparer,  
Après cela chacun fut  
Se retirer ;  
Ayant fait une priere,  
La ferveur  
Élevoit leur cœur sincere  
Au Sauveur.

*Noels Nouveaux*

9

Joseph avoit fabriqué  
Une cloison,  
En un lieu peu pratiqué  
De la maison,  
Où cette Vierge admirable ;  
A l'écart,  
Avoit chaise, lit & table,  
Tout à part.

Marie & son chaste Amant  
Passent la nuit,  
Dormant fort paisiblement,  
Sans aucun bruit ;  
Jusques à ce que l'aurore  
Prit son cours,  
Alors l'un & l'autre adore  
Dieu des jours.

Joseph s'étant éveillé  
Fort doucement,  
Sans bruit s'étoit habillé  
En un moment,  
Lorsqu'il vit de la lumière  
Par des trous,  
Et Motte-Dame en priere  
A genoux.

Il fit donc son Oraison  
De son côté,  
Offrant à Dieu sa raison,  
Sa volonté,  
Son corps, son esprit, son ame,  
Tous ses sens,  
Et sur tout sa chere Femmo,  
En ce temps.

Noëls Nouveaux.

Une lueur paroïssoit  
Déjà dans l'air,  
Peu à peu il commençoit  
A faire claire;  
Joseph quittant sa père,  
En son cours  
Tint à cette sainte Mère  
Ce discours,  
Marie, je vous attends,  
On peut sortir;  
Avez-vous fait? il est temps,  
Il faut partir:  
J'ai pris tout notre équipage,  
Le jour luit,  
Et Dieu dans notre voyage  
Nous conduit.  
Partons donc, mon cher époux  
Et prions Dieu,  
Qu'il demeure avec nous,  
En chaque lieu,  
Dieu, montrez de votre face  
Les appas,  
Et répandez votre grace  
Sur nos pas.  
Doux Seigneur, nous vous offrons  
A ce matin,  
La peine que nous souffrons  
En ce chemin;  
Espérant votre assistance,  
Tous soumis,  
Dans un lieu sans connoissance,  
Sans amis.

Noëls Nouveaux.

Dieu, vous fites mille biens  
A nos anciens,  
Les retirans des liens  
Des Egyptiens;  
Les protégeant sous vos ailes;  
Quoiqu'ingrats,  
Portant même ces rebelles  
Sur vos bras.  
Nos Peres, selon leur vœu,  
Étoient conduits  
D'une colonne de feu  
Toutes les nuits,  
Et d'une très-belle nue,  
Chaque jour,  
Qui paroïssoit à leur vue  
Tour à tour.  
Guidez de même nos pas,  
Seigneur très-saint,  
Ne nous abandonnez pas,  
Car dans mon sein  
La divinité réduite,  
N'est pas moins  
Dignes de votre conduite,  
De vos soins.  
C'est ainsi qu'ils cheminoient,  
Très-satisfaits  
Ainsi ils s'entretenoient  
Des grands bienfaits  
Dont Dieu semble être prodigue;  
Ces propos  
Adoucissent leur fatigue  
Et leur maux.

3  
 La Vierge avoit raconté  
 Exactement,  
 La longue captivité,  
 Et le tourment,  
 Des pauvres Israélites,  
 Et qu'enfin,  
 Dieu par de rades visites  
 N' mit fin.  
 Joseph avec netteté,  
 D'aure côté,  
 Avoit aussi raconté  
 La vérité,  
 De l'Histoire de Tobie,  
 Et qu'il fit,  
 Au voyage d'Assyrie  
 Grand profit.  
 Marie alors commençoit  
 A se lasser,  
 Et le bon Joseph pensoit  
 Où reposor,  
 Lorsqu'ils virent dans la pleine  
 Un ruisseau,  
 Qui couloit d'une fontaine  
 De bel eau.  
 Arrivent dans ce beau lieu  
 Tout enchanté,  
 Ils bénissoient d'abord Dieu,  
 De sa bonté;  
 Notre Dame s'y repose  
 Près de l'eau,  
 Et le bon Joseph y pose  
 Son fardeau.

6  
 Ecoutons leur entretien,  
 En ce beau lieu,  
 Et n'en laissons peindre rien;  
 Ils adorent Dieu,  
 Lui donnant mille louanges  
 D'une voix,  
 Plus douce que n'ont les Anges]  
 Mille fois.]

---

Suite du voyage; Sur l'air: *Conditio alma  
 fiderum, &c.*

**P**laisirs, bois, arbres, arbrisseaux,  
 Feuilles, fleurs, fruits, coulaux ruisseaux,  
 Prés, fontaines, petits oiseaux,  
 Lieux d'alentour charmans & beaux.

Vous représentez ce beaux lieu,  
 Où la grande bonté de Dieu  
 Avoit mis le septième jour  
 L'homme pour y faire son séjour.

Le Seigneur au commencement  
 Créa le brillant Firmament,  
 Pour y faire une sainte Cour,  
 Et son admirable séjour.

Dieu fit en terre un Paradis,  
 Où le premier homme fut mis,  
 Le lieu le plus délicieux,  
 Qu'on ait jamais vu sous les Cieux.

Ce lieu produisoit à foison  
 De très-beaux fruits dans la saison,

*Noels Nouveaux.*

Sans que même il fut besoin  
 D'y appeller le moindre soin,  
 Parmi tous les excellens fruits,  
 Que le Seigneur avoit produits,  
 Un arbre de vie au milieu  
 Faisoit l'ornement de ce lieu.  
 L'on en voyoit un autre auprès  
 Que Dieu avoit nommé exprès,  
 De science du bien & du mal,  
 Duquel le fruit nous fut fatal.  
 Car qu'Adam eût entendu,  
 Que Dieu lui avoit défendu  
 D'en manger très-expressément,  
 A peine d'un grand châtement:  
 Il en voulut pourtant manger,  
 Sans considérer le danger,  
 Auquel il nous exposoit tous,  
 Irritant le divin courroux.  
 Mais néanmoins, de ce malheur,  
 Dieu fait tirer notre bonheur,  
 Me faisant mere du Sauveur,  
 Jesus-Christ notre Rédempteur.

---

*Suite ; Sur le chant : A la venue de Noel.*

**P**ere éternel que je bénis,  
 Donner la bénédiction  
 Sur nous au nom de votre Fils,  
 Et sur notre réfection.  
 Quand pour manger je prends du pain,  
 Dieu tout-puissant je me souviens,

*Noels Nouveaux.*

Que c'est de votre aimable main  
 Que nous recevons tous ces biens.  
 Dieu, vous avez toujours pris soin  
 Avec beaucoup de charité,  
 De vos œuvres dans le besoin,  
 Au temps de leur nécessité.  
 Seigneurs, tout bon, vous fîtes voir  
 Le soin que vous prenez de tous,  
 Quand votre bonté fit pleuvoir  
 Dans le désert un pain très-doux.  
 C'est la manne, ce pain du Ciel,  
 Laquelle avoit le même goût  
 Qu'un gâteau fait avec du miel,  
 Qu'on ramassoit aux champs, par tout;  
 Ce qui s'prend plus mon esprit,  
 C'est que d'un cœur très-obstiné,  
 Le peuple plus ou moins en prit  
 Qu'il n'avoit été destiné.  
 Mais pourroit-on se figurer,  
 Qu'on vit la même égalité,  
 Quand on vint à la mesurer;  
 C'est néanmoins la vérité.  
 Moyse fit commandement,  
 Qu'on mangeât jusqu'au dernier grain,  
 Sans en garder aucunement  
 De reste pour le lendemain.  
 Le peuple encore pour cette fois,  
 Méprisant le commandement,  
 Et toutes les divines loix,  
 En garda opiniâtement.  
 Le lendemain on vit des vers,  
 Qui fourmilloient de tous côtés

Tous les grains en étoient convertis ;  
Dont ils furent tous dégoûtés.

Il est néanmoins très-certain  
Que c'étoit par punition,  
Puisqu'on pouvoit garder ce pain  
Très-long-temps sans corruption.

Aussi le jour du saint repos,  
Ne s'en trouvant aucunement,  
Moÿse leur tint ce propos,  
Par un divin commandement.

Le sixième jour ramassez  
La manne que vous trouverez,  
Et afin qu'on en ait assez,  
La mesure vous doublerez.

Le septième, c'est un jour saint,  
Que chacun demeure en son lieu,  
Sans faire aucun travail de main,  
Que l'on s'occupe à bénir Dieu.

Mais quelques défobéissans,  
Méprisant le commandement,  
Furent le lendemain aux champs  
Pour y cueillir cet aliment.

Mais tous leurs pas furent perdus,  
Toute leur peine fut en vain,  
Ils n'en virent aux champs non plus  
Que s'il n'en fut jamais un grain :

A ces mots finit leur repas,  
Et la Vierge & son cher Époux  
Sur le champ ne manquèrent pas  
D'en rendre grâces à deux genoux.

Ils quitterent enfin ce lieu,  
Ayant pris leur réfection,

Priant & demandant à Dieu  
Sa sainte Bénédiction.

Ces époux le reste du jour  
S'entretenoient dévôtement,  
Racontant chacun à leur tour,  
Les histoires du Testament.

Quoiqu'ils fussent à la fin las,  
Ils n'arrêterent aucune part ;  
Mais avancerent toujours le pas,  
Parce qu'il se faisoit fort tard.

Le Soleil achevoit son cours,  
Lorsque Joseph fut engager  
La Vierge à faire le discours  
De leur céleste Messager.

La Vierge avec humilité  
Lui raconta dévôtement  
Le mystère de charité,  
Plein d'amour & d'étonnement.

Le bon saint Joseph commençoit  
A compter ses soupçons fâcheux ;  
Mais d'autres gens qui s'avançoient  
Vinrent alors se joindre à eux.

---

*Suite du Voyage ; Sur le chant : Chantons, je  
vous prie, par exaltation, &c.*

**N**Ous voici dans la Ville  
Où naquit autrefois,  
Le Roi le plus habile,  
Et le plus saint des Rois :

Elevons la penée  
 A Dieu, qui a conduit,  
 Nos pas cette journée,  
 Voici venir la nuit.  
 Quelle reconnoissance  
 Pouvons nous rendre à Dieu,  
 De la sainte assistance  
 Qu'il nous donne en tout lieu.  
 Offrans nos corps, nos ames,  
 A notre Créateur,  
 Et allumons des flammes  
 D'amour dans notre cœur.  
 Allons chere Marie,  
 Devers cet Horloger,  
 C'est une Hôtellerie,  
 Nous y pourrons loger.  
 La maison est bien grande,  
 Et semble ouverte à tous,  
 Néanmoins j'apprehende  
 Que ce n'est pas pour nous.  
 Mon cher Monsieur, de grace,  
 N'avez-vous point chez vous  
 Quelque petite place,  
 Quelque chambre pour nous?  
 Pour des gens de mérite,  
 J'ai des appartemen,  
 Point de chambre petite,  
 Pour vous et mes bonnes gens.  
 Passons à l'autre rue,  
 Laquelle est vis-à-vis,  
 Tout devant notre vue,  
 J'y vois un grand logis.

Aidez-moi donc, de grace,  
 Je ne puis plus marcher,  
 Je me trouve bien lassé,  
 Il faut pourtant marcher.  
 Ma bonne & chere Dame,  
 Dites, n'auriez-vous point  
 De quoi loger ma femme  
 Dans quelque petit coin?  
 Les gens de votre sorte  
 Ne logent point céans;  
 Allez à l'autre porte,  
 C'est pour les pauvres gens,  
 Parlez, ma bonne Dame,  
 Ne pourriez-vous pas  
 Loger avec ma femme  
 Dans un lieu haut ou bas?  
 Hélas! je suis marrie;  
 Monsieur de n'avoir rien;  
 Ma maison est remplie,  
 Et vous le voyez bien.  
 Cherchez votre retraite  
 Autre part Charpentier,  
 Ma maison n'est point faite  
 Pour des gens de métier.  
 Sieur de table ronde,  
 Peut-on loger chez vous?  
 Avez-vous tant de monde?  
 Avez-vous lit pour nous?  
 Ni lit ni couverture,  
 Vous courez grand hazard  
 De coucher sur la dure,  
 Je vous le dis sans fard.

## Noëls nouveaux

Et vous, ma chère Hôrele,  
 Avec priez de nous ;  
 Sensible à ma tristesse,  
 Recevez-nous chez vous.  
 Je plains votre disgrâce,  
 Et je voudrois avoir,  
 Quelque petite piece  
 Pour vous y recevoir.  
 En attendant, Madame,  
 Qu'autre part j'aye vu,  
 Permettez que ma femme  
 Ici repose un peu.  
 Très-volontiers, ma mie,  
 Mettez-vous sur ce banc ;  
 Monsieur, voyez, la Pie,  
 Où bien le cheval blanc.  
 Excusez ma pensée,  
 Je ne le puis celer ;  
 Vous êtes avancée,  
 Et prête d'accoucher.  
 Je n'attends plus que l'heure,  
 Non, je n'ai plus de temps ;  
 Et ainsi je demeure  
 A la merci des gens.  
 Viendras-tu, babillarde ?  
 Veux-tu passer la nuit ?  
 Te faut-il être en garde  
 Sur la porte à minuit ?  
 C'est mon mari qui crie ;  
 Il faut me retirer,  
 Hélas ! je suis mariée  
 Qu'il faut nous séparer.

Noël

## NOËL NOUVEAU.

Sur l'air : Au beau clair de la Lune &amp;c.

VOÏsin ; viens à la Crèche  
 Du bel enfant JESUS,  
 Couché sur l'herbe sèche,  
 Je l'y ai vu tous nud ;  
 Dans mon cœur il fait breche,  
 Mes sens sont confondus.  
 Paris, cours à la Helle,  
 Vas chercher du Poisson ;  
 Montes sur la Cayale  
 Du Compere Buiffon ;  
 Prends des Huitres à l'écale,  
 Des Solles & du Saumon.  
 Fouquet a de la pâte,  
 Il fera du gâteau,  
 Partons tous à la hâte,  
 Et prenons chez Moreau  
 Une broche, une nappe,  
 Et de son vin nouveau.  
 Pour de l'épicerie,  
 Hebert en fournira ;  
 Viande de boucherie  
 Chez Larache on aura ;  
 De la Rôtisserie,  
 Pilon en donnera.  
 Chevalier, mon Compere,  
 Vas chercher des œufs frais,  
 Et si tu veux me croire,

Cours à la Pierre au lait,  
 Il y a pommes, poires,  
 Du bon beurre & du lait.  
 Notre voisine Priele,  
 Et le Braiseur Dubois,  
 Iront à la Tournelle  
 Pour acheter du bois,  
 Et du charbon d'Annelle  
 Avec des cotterets.

Il faut avoir des langes  
 Et quelques fins diapeaux;  
 Achetons chez Baranges  
 Un tour de lit fort beau,  
 L'on garnira de franges  
 Le ciel de son Berceau.

Nous dirons un Cantique  
 Sur un bel air nouveau;  
 Faut avoir la musique,  
 Cher ami Simoneau;  
 Que tout soit magnifique,  
 Défonçons le tonneau.

Gaillon prends ta Brigade,  
 Nous allons voir Noël,  
 Deshumes aura des gardes  
 Pour la Cour de Noël;  
 Notre Officier des gardes  
 Aura soin de l'Hôtel.

Que la paix soit sur terre;  
 Que Dieu fasse pardon;  
 Que l'on fasse la guerre  
 Jour & nuit au démon;  
 Mettons-nous en prière,

Faisons notre oration.

Nous n'aurons plus de peines;  
 Dieu remet nos péchés,  
 Il vient rompre nos chaînes,  
 Les démons sont fés;  
 Malgré toutes leurs haines,  
 Nos maux sont effacés.

*Suite, Sur l'Air : Si nous sommes Villareois ;  
 ou de cet autre Noël ; Gabriel viens-t en  
 moi, laisse l'Angl que bande, &c.*

JE rends grâces à mon Dieu,  
 Qu'enfin après tant de peine,  
 J'aye retrouvé ce lieu,  
 J'attends l'eau de la fontaine;  
 C'est la place assurément,  
 N'en doutons aucunement.

Une nouvelle douleur  
 Vient s'emparer de mon ame;  
 Hélas ! j'en tremble de peur :  
 Ou'est donc devenue Madame ?  
 Je l'ai laissée en ce coin,  
 Bon Dieu ! je ne la vois point.

Cette grande obscurité  
 Dérobe Joseph à ma vue :  
 Il faut par nécessité . . .  
 Mais le voici dans la rue ;  
 Ne soyez point en souci,  
 Mon cher Joseph me voici.

J'ai cherché par tout en vain,

Sans trouver Hôtellerie  
 Ni Logis qui ne soit plein ;  
 Allons au Fauxbourg, Marie,  
 Nous y aurons logement,  
 N'en doutez aucunement.  
 Allons, remettons ce soin  
 A la sainte Providence,  
 Dieu voit notre grand besoin.  
 Attendons son assistance :  
 Seigneur, Dieu de l'humble cœur  
 Soyez notre conducteur.  
 Madame, avant que de fermer,  
 Donnez-nous de la chandelle,  
 Il nous en faut allumer  
 Pour passer cette ruelle :  
 Combien nous la vendrez-vous ?  
 N'est-ce pas cinq au six sols ?  
 C'est un prix fait que six sols  
 Sans en rabattre une obole,  
 Je la vends autant à tous,  
 Je vous donne ma parole :  
 Mais que cherchez-vous si tard !  
 Pourquoi vous mettre au hasard ?  
 Je cherche un logement  
 Pour mettre à couvert ma femme  
 Pour cette nuit seulement ;  
 N'en sauriez-vous point, madame  
 Pardonnez à mes douleurs,  
 Qui me font verser des pleurs.  
 Je vendrais avoir pour vous  
 Quelque petite chambrette ;  
 Mais tout est si plein chez-nous,

Que la maison semble étroite,  
 Et nous avons tant de gens,  
 Qu'on ne peut tourner dedans.  
 Je vous fais perdre le temps  
 A discourir de la sorte ;  
 Cependant, mes bonnes gens,  
 On pourra fermer la porte ;  
 Allez donc par cet endroit,  
 Il mène au Fauxbourg tout droit.  
 Vous verrez tout en sortant,  
 A droite, près d'une morte,  
 Un chemin rude en montant,  
 Lequel mène à une grette ;  
 Legez-y pour cette nuit :  
 Allez, il s'en va minuit.  
 Je ne veux point vos six sols,  
 Pour l'amour de la personne  
 Que vous avez avec vous,  
 De bon cœur je vous les donne ;  
 Je vous donne aussi ce bois  
 Pour chauffer un peu vos doigts.  
 Prenez-le dessous le bras,  
 Vaus, sa Compagne fidelle :  
 Afin qu'il ne bronche pas,  
 Portez devant la chandelle :  
 Je plains votre malheur,  
 Et j'en ai de la douleur.  
 Dieu pour votre charité  
 Vous donne sa sainte grace ;  
 Que durant l'éternité  
 Vous voyiez sa sainte face,  
 Que vous voyiez son saint Fils,

Envoyé du Paradis.

Bon soir donc, mes bonnes gens,  
Bon soir, bonne nuit, Ma ame :  
Eclairez-les, mes enfans ;  
Ne le souffrez point ma femme :  
Dieu vous donne le bon soir,  
A demain, jufqu'au revoir.

*Suite, Sur l'Air : On dit qu'en ce monde, il  
n'y a point de plus grands p'aisirs ; sur lequel  
est fait cet autre Noë : Chrétiennz assistance,  
remémorons en ce lieu, &c.*

**C**'Est ici la grotte,  
C'est le lieu que nous cherchons,  
Dieu fera notre Hôte,  
Allons, Vierge, jufqu'au fond ;  
Mais je crains que cet endroit  
Pour la nuit ne foit trop froid.  
Nos deux pauvres bêtes  
Ont choisi ce petit coin ;  
Elle tournent leurs têtes  
Vers la paille & vers le foïn :  
Le recoin femble aller coi,  
Le croyez-vous comme moi ?  
Il est fort commode,  
Rendons grâces à Dieu ;  
Tant que j'accommode  
Quelque pauvre petit lieu  
Pour mettre mon fils coucher,  
Je fuis prête d'accoucher.

Il fait donc, Madame,  
Que je cours promptement  
Chez la fage-femme,  
Je reviens en un moment ;  
J'ai remarqué tout exprès  
Une enfeigne ici fort près.

Il est inutile,  
Il ne faut aucunement  
Aller à la Ville,  
J'accoucherai fans tourment,  
Sans tranchées, fans douleurs,  
Vous n'entendrez point de pleurs.

Sa douceur affable,  
Dieu ! je fuis tout interdit,  
Quoi ! dans une étable  
Accoucherez-vous fans lit ?  
Mais que faire dans la nuit ?  
L'on n'en vend point à minuit.

Il nous faut foumettre  
A la volonté de Dieu,  
Puisqu'il veut bien naître  
A cette heure & dans ce lieu :  
Pour moi il ne faut pas  
Ni couche ni matelas.

Que faut-il donc faire ?  
Quelle dure extrémité !  
Ah ! quelle misère !  
Pour votre commodité,  
Mettez-vous entre mes bras :  
Dieu, ne m'abandonnez pas.  
Pourquoi cette plainte ?  
Pourquoi cet emprefsement ?

Loïn d'ici la crainte  
 D'un fâcheux évènement ;  
 Cher Joseph, reposez-vous  
 Et nous mettons à genoux.  
 Croyez-vous, Madame,  
 Qu'ainsi vous demaurerez,  
 Sans aucune femme,  
 Et que vous accoucherez,  
 En demeurant à genoux ;  
 Comment-donc l'entendez-vous ?  
 Dieu, par sa puissance  
 Peut donner utilement,  
 Cette intelligence  
 A humble entêtement ;  
 Prions-le dévotement,  
 Qu'il naisse visiblement.  
 Gardons le silence,  
 Elevons nos cœurs aux Cieux :  
 Dieu par sa naissance  
 Va faire voir à nos yeux,  
 Un effet de son pouvoir,  
 Qu'on ne sauroit concevoir.  
 Joseph & Marie,  
 Attendant l'heureux moment,  
 De voir le Messie,  
 Prioient attentivement,  
 Avec le plus de ferveur  
 Que puisse sentir un cœur.  
 Lorsqu'il virent naître  
 JESUS, notre Rédempteur,  
 Notre divin Maître  
 Et notre réparateur,

Dieu d'amour, de charité,  
 JESUS, Dieu d'humilité,  
 Une troupe d'AnGES,  
 Descendent du Firmament,  
 Chantant les louanges  
 De ce grand abaiffement ;  
 Faisant retentir les airs  
 De mille charmans concerts.  
 Joseph & Marie  
 Adoroient du fond du cœur,  
 L'aimable Messie,  
 Notre Dieu, notre Sauveur,  
 Sa sacrée humanité  
 Jointe à sa Divinité.  
 Ah ! qu'il seroit rendre,  
 Mon ame, qu'il seroit doux  
 De pouvoir comprendre  
 La joie de ces Eponx !  
 Tous les joyeux sentimens  
 Et tous les raviffemens.  
 Pour le pouvoir dire,  
 Pour le pouvoir concevoir,  
 Et pour le décrire,  
 Il faudroit du moins avoir,  
 L'esprit & l'entendement  
 D'un Ange du Firmament.

FIN.

**NOEL**, Sur l'air : Où est-il mon doux ami  
allé ? reviendra-t-il encore ? ou bien : Où s'en  
vont ces guais Bergers, &c.

**O**u t'en vas-tu Dieu-donné  
Avec ta Mandore !  
Ayant tout abandonné  
Sans voir le jour éclore ?  
Je vais voir un Roi qui nous est né,  
Afin que je l'adore,  
J'en veux être, mes amis,  
Partons avant l'aurore ;  
Cherchons le Sauveur promis,  
Et que chacun l'adore ;  
Où est-il ce petit, ce cher fils,  
Le verrons-nous encore ?  
Ne soyez point en souci  
De savoir sa demeure :  
Elle n'est pas loin d'ici,  
Un Ange nous l'assure ;  
Où est-il ce grand si petit !  
Dis-moi, je t'en conjure,  
Quoique je fusse interdit  
A la venue des Anges,  
Je fais pourtant qu'ils ont dit,  
Qu'il étoit dans des langes :  
Où est-il ce petit, ce cher fils ?  
Chantons tous ses louanges.  
Nous ne nous y perdrons pas  
En cherchant ce Monarque ;

Venez tous, suivez mes pas,  
J'en connois la vraie marque :  
Où est-il ce Poupon plein d'appas,  
Cet enfant de remarque ?  
Hélas ! il est dans un coin,  
Couché dans une crèche,  
Sur quelques bannes de foin,  
Ou de la paille sèche ;  
Allons donc tous chercher avec foin,  
Celui que l'Ange prêche.

Il est né en Bethléem,  
Ville autant renommée,  
Et plus que Jerusalem,  
Ou Ville de Judée :  
Y est-il, dis, vrai, Mathusalem ?  
Est-il dans la contrée ?

La mere de ce poupon  
Doit être fort aimable,  
Son pere sage & fort bon,  
Et même vénérable,  
Où est-il ce petit, ce mignon,  
Ce Sauveur admirable ?

Ah que je suis étonné,  
Nous voici dans la Ville :  
Par où donc m'as-tu mené ?  
Le chemin est facile :  
Demandons ce petit nouveau né,  
C'est chose fort utile.

Compagnons arrêtons-nous ;  
O Dieu ! quelle lumière !  
Je vois des gens à genoux,  
Dans l'étable en prière

Est-ce ici cet Enfant, cet Epoux  
Que mon ame révere ?

Eh ! de grace, dites-nous,  
Monsieur, je vous en prie,  
Vous nous obligerez tous,  
Où est né le Messie !  
Savez-vous où est l'Enfant si doux,  
La joie de ma vie ?

JOSEPH répond ; Sur l'air : Noël pour l'amour  
de Marie, &c.

**E**ntrez dévôte Compagnie,  
Chers Bergers entrez en ce lieu,  
Vous y verrez le grand Messie,  
Vous y verrez le Fils de Dieu.  
Fort paurement il vient de naître,  
Il n'y a que fort peu de temps ;  
Si vous désirez le connoître,  
Venez, entrez, mes bonnes gens,  
Que se soit avec révérence,  
Amis, mettons-neus à genoux,  
Pour adorer en son enfance  
Celui qui doit nous sauver tous.  
Dans cet été jusqu'à la Crèche,  
Approchons-nous bien humblement ;  
L'état où je le vois nous prêche  
Un bas & humble sentiment.  
Enfin de mes yeux je contemple,  
Enfin je vo's dans ces bas lieux  
Celui qui forma pour son Temple

La brillante voûte des Cieux.  
Mon ame en est toute ravie,  
Ah ! que je sens de doux transports,  
De voir que l'Auteur de la vie  
Pour nous ait voulu prendre un corps.

Quoique soyez petit encore,  
Quoique ne paroissiez qu'enfant,  
Grand Monarque, je vous adore ;  
Et vous croïs un Roi triomphant.

Que je découvre de merveilles !  
Vous êtes petit & fort grand ;  
Basse & grandeur sans pareilles,  
Vous êtes foible & tout puissant.

Lorsque votre mere vous touche,  
Elle peut amoureuxment  
Prendre un baiser sur votre bouche,  
Vous embrassant étroitement.

Votre mere à ces avantages,  
Et votre Pere également ;  
Mais nous vous rendons nos hommages  
En baïsant la Crèche humblement.

Mes chers Bergers, mon Fils agréé  
L'hommage que vous lui rendez ;  
D'une douce œillade assurée,  
Il vous a tretous regardés.

Vous qui brûlés des saintes flammes  
Baïsés tour à tour mon cher Fils ;  
Approchez donc mes bonne ames,  
Voyez son aimable souris.

Il est vrai, je l'ai vu sourire  
De maniere à charmer les cœurs ;  
Hélas ! je ne saurois le dire

Sans en verser beaucoup de pleurs.

Digne Mere, que sur la couché

Il me soit seulement permis,

De coler humblement ma bouche

Indigne de baiser ce Fils.

Helas! que ta couleur me touche!

Baisez ses biefs, l'aidez ses mains;

Il vous les présente & la bouche:

Ah! c'est trop, Sauveur des humains.

L'emmanillotez-vous, Madame?

Il tremble, hélas! faisons du feu:

Mais pendant que le bois s'enflamme,

Que chacun lui rende son vœu.

Nous n'avons pas en abondance

Des biens pour faire des présens,

Nous en donnons à son enfance,

Qui sont communs aux pauvres gens.

Je vous donne, troupe adorable,

Un pot de beurre, un pot de lait;

Le beurre doit être admirable;

Car il ne vient que d'être lait.

Et moi aussi pour mon hommage,

Je vous donne mon panier d'œufs;

Cette poule & ce beau fromage;

Les œufs marqués sont frais pondus.

Je vous donne ce gros pain tendre,

Je vous donne ce bel agneau,

Et je vous supplie de le prendre,

Avec ce petit pigeonneau.

Pour défendre de la froidure

Ce Poupon si tendre & si beau,

Pour lui servir de couverture,

Je lui fais le don de mon manseau.

Mes facultés ne sont pas grandes,

Je vous offre, ô chéri du Ciel!

La plus petite des offrandes,

Un pauvre petit pot de miel.

Ne vous touchez point, Madame,

Tout au -rôt qu'il fera jour.

Je m'en irai dire à ma femme

De vous venir faire la cour.

Bel Enfant, Joseph & Marie,

Vous aurez les commodités

Nécessaires à votre vie.

Vous serez souvent visités.

Lorsque j'aurai dit à ma mere,

Que j'ai vu cet Enfant si beau,

Je m'assure qu'elle va faire

Pour l'accouchée un bon gâteau.

Nous resterions, belle Marie,

Avec l'Enfant & avec vous;

Nous voudrions tenir compagnie

A Joseph votre chatte Epoux.

Mais tandis que l'Enfant sommeille,

Il ne seroit pas à propos

Que le pere & la mere veillent,

Sans se donner aucun repos.

Dormez, dormez deux ou trois heures

Dormez au nom de l'Eternel;

Nous retournons à nos demeures,

Après avoir chanté Noel.

Noel, Noel à Dieu le Pere,

Noel, Noel à Dieu le Pere,

Noel à l'Esprit débonnaire,

Lesquels regnent en paradis.

Nous sommes vos valets, Marie,  
Chacun se dit du fond du cœur,  
Esclaves à l'Auteur de la vie,  
A Joseph humble serviteur.

Hélas ! que je serois contenté,  
Si je pouvois rester ici  
En qualité d'humble servante ;  
Nous le voudrions bien aussi.

Mes enfans, je vous remercie  
De vos présens, de vos bontés,  
Priant mon Fils qu'il vous bénie,  
Et vous conserve vos santés.

Adieu Joseph, adieu Maîtreſſe,  
Adieu beau petit Nourriſſon ;  
Pour l'amour de vous trois fois ſans ceſſe,  
Je veux échanter cette chanſon.

---

*Autre Noël, Sur l'Air : Chantrons, je vous prie  
Noël hautement, &c.*

Hâtez-vous, voisine,  
Venez promptement,  
Et toi, Catherine,  
Où t'arçois-tu tant ?  
Tu n'es point preſſée :  
As-tu le loisir  
De voir l'accouchée ?  
C'est tout mon deſir.  
Je m'en vais descendre  
Tout à ce moment ;

Peut-on point m'attendre ?  
Quel empressement !  
Je cherche des langes  
Et quelque drapeau,  
Pour le Roi des Anges,  
Cet enfant si beau.

Pourquoi si parée ?  
Et qui va-t-on voir ?  
Robe détournée,  
Peut-on le savoir ?  
C'est un bon présage  
Que cette gaîté  
De votre visage :  
Quelle nouveauté ?

Nous allons, ma mie,  
Voir un nouveau né ;  
C'est notre Meſſie  
Qui nous est donné :  
Nous verrons la Mere  
De ce beau Poupon ;  
Nous verrons le Pere ;  
Ah ! que Dieu est bon.

Dieu ! quelle merveille,  
Qu'est-ce que j'entends ?  
Le voyant fidele,  
Prédit en ce temps,  
Nous verrons paroître  
Le Sauveur promis :  
Il vient de naître,  
Cet aimable Fils.

Allons mes Compagnes,  
Voir le Fils de Dieu ;

Est-ce en ces campagnes,  
 Autour de ce lieu  
 Qu'il a pris naissance,  
 Qu'il a ses parens ?  
 Qui a connoissance  
 De ces bonnes gens ?  
 Ne soit point en peine  
 De savoir le lieu ;  
 C'est en cette plaine  
 Que le Fils de Dieu,  
 Pour nous vient de naître ;  
 Ho ! heureux le jour  
 Qui voit notre Maître,  
 O heureux séjour !  
 La Garde à la porce  
 Nous repoussera ;  
 Et de cette sorte  
 Qui y entrera ?  
 Non les simples femmes ;  
 Non la pauvreté ;  
 Mais les grandes Dames ;  
 Et de qualité,  
 Crainte mal fondée,  
 Inutile soin,  
 Puisqu'à cette entrée  
 Tu ne verras point  
 Ni de grosses Gardes,  
 Ni de Hoquetons,  
 Ni de Hallebardes,  
 Ni de Mousquetons.  
 La Grange est déserte,  
 Ils sont seuls dedans ;

La porte est ouverte  
 Aux plus simples gens ;  
 L'on entre sans presse  
 Et sans compliment  
 Chez cette Princesse ;  
 Elle est pauvrement.  
 Quelle raillerie  
 Si hors de propos !  
 Treve, je te prie,  
 De discours si sots ;  
 Un Prince adorable,  
 Un Roi d'Israel  
 Né dans une étable,  
 Qui vit rien de tel ?  
 C'est chose assurée  
 Ce que je te dis ;  
 La jeune accouchée  
 Et son nouveau Fils ;  
 Sont dans la mesure  
 Que d'ici tu vois :  
 C'est-là, je t'assure,  
 Qu'est le Roi des Rois.  
 Je suis bien marrie  
 De perdre mes pas ;  
 Quelle est ta folie !  
 Je ne pensois pas  
 Que tu fusses sotte  
 Jusqu'à un tel point ;  
 Laissez moi, Marotte,  
 Je ne te suis point.  
 C'est toi qui est folle ;  
 Entends seulement ;

A une parole

Ton étonnement,  
S'en va disparaître ;  
Même tu voudras  
Plutôt le connoître,  
Et doubler le pas.

Dis donc, je t'en prie,  
Ce que tu en fais ;  
Ton discours m'ennuie,  
N'est-ce pas assez  
Parler sans rien dire ?  
L'entretien est sot :  
Je ne veux point rire,  
Dis-donc un mot.

Pour te satisfaire,  
Pour te dire tot :  
Disons le Mystere,  
J'en viendrai à bout :  
La nuit dans la plaine  
Nos maris gardoient  
Leurs troupeaux à laine,  
Par tout ils rodoient.

Lorsque d'une nue  
La grande clarté  
S'étant répandue,  
A épouvanté  
Et Bergers & bères ;  
Tous saisis de peur,  
Ils baissent leurs têtes,  
Ils sont tous sans cœur.

Un chacun se range  
Près de son troupeau,

Aussi-tôt un Ange  
Qui étoit fort beau,  
D'une voix charmante,  
Leur tient ce propos ;  
Ah! troupe innocente,  
Soyez en repos.

Une vaine crainte  
Trouble vos esprits ;  
L'ame en est atteinte,  
Vous êtes surpris :  
Quittez la tristesse  
Qui règne en ces lieux ;  
Que votre allégresse  
vole jusqu'aux Cieux.

La bonne nouvelle  
Que j'ai en ce jour,  
Cher Peuple fidele,  
Conçois de l'amour  
Par Dieu qui m'envoie  
Ici t'annoncer  
La plus grande joie  
Qu'on puisse exprimer.

Prêtez-donc l'oreille  
Attentivement  
A cette merveille,  
Ce même moment,  
Une Vierge Mere  
A produit un Fils  
Dont Dieu est le Pere :  
C'est moi qui le dis.  
E Moi qui l'ai vu naître,  
Qui l'ai adoré,

Comme notre Maître,  
Qui l'ai honoré ;  
C'est votre Meffie,  
Dit EMMANUEL ;  
C'est le fruit de vie,  
Le Roi d'Israël.

Rendez-lui visite,  
Redoublez vos pas ;  
Allez-donc bien vite,  
Et ne craignez pas  
Pour vos Bergeres,  
J'en prendrai le soin,  
Et de ces prairies,  
S'il en est besoin.

La marque certaine  
Pour ne point chercher  
En vain dans la plaine ;  
Cet enfant si cher  
Est dans une étable  
Sur un peu de foin,  
C'est sa Mierre aimable  
En prend un grand soin.

Ce Maître des Anges,  
Dieu de Majesté,  
Dans de pauvres langes  
Est emmaillotté ;  
Une humide Crèche  
Qui sert de Berceau,  
Son Pere la tèche  
En estuant Peau.

La Ville voisine,  
Ensemble qu'on dit,

Jadis l'origine  
Du grand Roi David,  
Voit ce grand Meffie.  
Roi de l'Univers,  
Qui nous rend la vie,  
Qui brise nos fers.

Alors d'autres Anges,  
Avec celui-ci,  
Chantant ses louanges,  
Commencent ainsi  
Un nouveau Cantique,  
Un Hymne nouveau,  
En belle musique,  
Sur un aire nouveau,

Puis-je à tes paroles  
Croire ? & tes discours  
Sont-ils pas frivoles ?  
Sont-ce de tes tours ?  
Sont-ce des mensonges ?  
Veux-tu m'amuser ?  
Ou du moins des songes ;  
Qu'en dois-je penser ?

Que tu es étrange !  
Tu n'as point de foi ;  
Voudrais-tu qu'un Ange  
Tout exprès pour toi,  
Pour te faire croire,  
Vint du Paradis,  
Dire le Mystere  
Comme je te le dis ?

Excusez, Bergeres,  
Mon fâcheux soupçon,

Croire à la légère  
 N'est point ma façon ;  
 Pour donner créance  
 A ce qu'on me dit ,  
 Plusieurs fois j'y pense  
 Dedans mon esprit.  
 Ma's quelle Musique  
 Est-ce que chantoient  
 La Troupe Angélique ,  
 Lorsqu'elle montoit ,  
 Je la crois fort belle ;  
 Chantoient-ils clair ?  
 Est elle nouvelle ?  
 N'en fais-tu point l'air ?  
 Va , tu me console ,  
 L'air est des plus vieux ;  
 Voici les paroles ,  
 Tu l'aimeras mieux :  
 Pour ma joie accroître ,  
 Anne à cette fois  
 Va faire paroître  
 Qu'elle a belle voix.  
 Voici le Cantique  
 Qu'ont dit ces esprits  
 Il est magnifique ,  
 Je l'ai bien appris :  
 Chantons en cadence ,  
 Tu le fais aussi ,  
 Martote il commence  
 Par ces termes-ci.

Suite du Voyage , Sur l'air Laissez paître vos  
 bêtes , &c..

**E**Sprits heureux , qui chérifiez  
 Le grand Dieu dont vous jouïffez ;  
 Vous autres qui le béaïffez ,  
 Redoublez vos Cantiques ;  
 Chantons , Esprits , vos plus beaux airs ,  
 Et nouveaux & antiques ;  
 Redoublez vos concerts.

Etre immortelle , Dieu de clarté ,  
 Etre éternel , Dieu de beauté ,  
 Etre infini , Dieu de bonté ,  
 Dont la vertu féconde ,  
 Par un puissant commandement ,  
 A créé tout le monde  
 En un petit moment.

Dieu qui remplit les vaste lieux ,  
 Dieu , dont le Trône est dans les Cieux ,  
 Qui dispose tout pour le mieux  
 Nous louons ta puissance ,  
 Nous en admirons les effets ;  
 Nous louons ta clemence  
 Et les biens que tu fais.  
 Ta sagesse nous admirons ,  
 Ta prudence nous honorons ,  
 Ton essence nous adorons :  
 Nous cachons notre face  
 N'osant vers toi lever les yeux ;

Nous bénissons ta grace  
Qui nous donne les Cieux.

En ta grace l'homme est remis,  
Tu terrasses les ennemis,

Lesquels lui vont être soumis :  
Cette adorable Essence

A tous les malheurs a mis fin,  
Donnant par ta naissance

Un Rédempteur divin.

L'homme est exempt des feux d'enfer,  
Dès ce jour il va triompher

Des embûches de Lucifer;

Dieu le remet en grace

Pour être au rang des bienheureux,

Et pour remplir la place

Des Esprits malheureux.

Louons, Esprits, la Trinité;

Louons, Esprits, son unité,

Adorons la Divinité :

Faisons par un Cantique

Retenir le Céleste lieu,

Et disons en musique;

Honneur & gloire à Dieu.

Et aux hommes justes la paix;

Vous ne serez plus désormais

Accablé sous le rude faix

Que la Loi vous impose;

Une sainte & divine Foi

Dès ce jour vous expose

Une plus douce Loi.

Ainsi de mieux en mieux.

Ces beaux esprits montent aux Cieux,

Nos Bergers les suivoient des yeux,

Jusqu'à ce-qu'une nue

Les entourent insensiblement,

Et dérobe à leur vue

Un objet si charment.

Après cela, dites peu,

Nos Bergers n'ont-ils point vu

Cet Enfant ? L'ont-ils reconnu !

Est-il ce que nous sommes ?

Est-il né dans l'infirmité

S'en est-il exempté ?

Oui, ils l'ont vu, n'en doutez pas;

Ils sont allés tout de ce pas

Voir ce Poupon si plein d'appas,

Qui se fait reconnoître,

Tout petit, foible & tendrelet,

Pour Sauveur & pour Maître,

Enfin pour ce qu'il est.

Mes bonnes Sœurs, ne courez pas,

Vous d'escendez un peu trop bas,

Ça revenez donc sur vos pas,

Car c'est ici l'étable :

Demandons à celui qui sort,

Si ce Fils adorable

Est visible, ou s'il dort.

Monseigneur, si l'on ma bien dépeint

C'est ici le lieu où le Saint,

Sortant d'un humble & chaste sein,

Pour nous a pris naissance :

Pourrien nous par votre faveur

Faire la révérence

A notre bon Sauveur ?

**NOEL**, Sur l'Air : De l'Oublieux.

**V**ous ne vous trompez pas, Mesdames,  
Venez entrez mes bonnes ames,  
Vous pouvez avec liberté  
Saluer l'Enfant & la Mere ;  
L'Enfant n'a que Dieu seul pour Pere,  
Il est de toute éternité.  
Nous n'aurions pas eu la hardiesse  
De vous venir voir, Princesse,  
Nous craignons d'entrer en ce lieu,  
Après avoir sçu le Mystère,  
Qui dit que vous êtes la Mere  
Du Meille & du Fils de Dieu.  
Si les Bergers de la contrée,  
Qui sont venus la nuit passée  
Vous rendre humblement leur devoir,  
Et qui sont nos époux, Marie,  
Ne nous avoient donné l'envie  
De venir promptement vous voir.  
La permission nous est donnée  
De passer ici la journée,  
Pour vous y rendre nos respects,  
Et pour vous rendre nos services  
Ces emplois seront nos délices,  
Et ne nous seront suspects.  
Mes Compagnes, Mere très-sainte,  
Vous feront une longue plainte  
Touchant mon incredulité :  
Ils est vrai, je ne pouvois croire

Un si prodigieux Mystère,  
Ni cette grande humilité  
Mais maintenant Vierge Marie,  
Votre admirable modestie  
A dissipé tout mon soupçon :  
Et maintenant, belle Princesse,  
Je sens un transport qui me presse  
De voir ce divin Enfant.  
Qui que vous soyiez, ô Bergers ?  
Vous me serez toujours très-cheres,  
Et mon Fils, & Joseph & moi,  
Nous recevons votre visite  
De bon cœur, comme elle mérité,  
Et nous admirons votre foi.  
Votre desir est raisonnable,  
Venez voir mon Fils adorable :  
Regardez-le : Dieu qu'il est doux !  
Avez-vous jamais vu personne  
Qui méritât mieux la couronne ?  
Mettons nous tous à genoux.  
Madame je suis marrie  
D'avoir été si étourdie,  
De vous avoir parlé si haut,  
J'ai réveillé par imprudence  
Notre Sauveur, & mon offence  
Est bien plus qu'un simple défaut.  
J'en sens une douleur cuisante ;  
Pardonnez, Majesté naissante  
Ma faute & l'incredulité  
Où j'ai toujours été plongée  
Jusqu'à cette heureuse journée ;  
Excusé ma folie.

Mon Fils, mon aimable Bergere,  
 N'a pris notre humaine misere  
 Que pour effacer le péché:  
 Et toujours il sera propice  
 A tout pécheur, si de son vice  
 Du fond du cœur il est fâché.  
 Implorons avec confiance,  
 Implorons ce jour sa clémence  
 Afin qu'il veuille nous assister:  
 Prions avec ferveur & zèle,  
 Qu'il d'aigie prendre la mamelle  
 Que je m'en vais lui présenter.  
 Pour cet effet que chaque Bergere,  
 Lui fasse son humble priere,  
 Priant humblement le Sauveur,  
 Qu'il daigne aujourd'hui se repaître  
 Du peu de lait qu'il a fait naître  
 Dedans mon sein par sa faveur.  
 Il prend la mamelle, il la lie,  
 Il la touche, il la manie;  
 Il suce amoureusement:  
 Mais pendant qu'il tette sa mere,  
 Parlons à Joseph, son bon Pere,  
 Que je vois dans l'étonnement.

NOËL sur la révélation faite à Saint Joseph,  
 Sur l'air: Joseph est bien marié, &c.

Joseph, chaste & digne époux,  
 Nous nous adressons à vous,  
 Vous suppliant de nous faire

Bien comprendre ce mystere;  
 Ah! de grace, exaucez-nous,  
 Joseph chaste & digne Epoux.  
 Avant qu'avoir épousé,  
 Fûtes-vous favorisé  
 De quelque divin Message  
 Qui vous ait appris l'ouvrage  
 De ce Verbe humanisé?  
 Avant qu'avoir épousé.  
 Non je n'en avois rien sçu,  
 Qu'après que j'eus apperçu  
 Que Marie, quoique sainte,  
 Etoit devenue enceinte;  
 Et c'étoit à mon incu,  
 Car je n'en avois rien sçu.  
 Saint Joseph, dites-le nous,  
 Quels sentimens eûtes-vous,  
 Quand vous vîtes la grosseffe  
 De la divine Princesse?  
 N'en fûtes vous point jaloux?  
 Saint Joseph, dites-le nous.  
 Dois-je vous entretenir  
 De ce fâcheux souvenir,  
 Et de mon inquiétude,  
 De la peine la plus rude  
 Qui pût jamais survenir?  
 Vous en dois-je entretenir?  
 Avez-vous le franchement,  
 Parlâtes-vous rudement?  
 Ne fut-elle point grondée?  
 Ne fut-elle point maltraitée?  
 Souffrit-elle innocemment?

Avouez-le franchement.

Point du tout, mais je voulois,  
Sans me prévaloir des loix,  
M'éloigner si fort loin d'elle,  
Que je n'en eusse nouvelle,  
Ni le moindre vent ni voix ;  
Voilà ce que je voulois.

Qu'est-ce qui vous fit changer ?

Vites-vous quelque danger

A quitter une infidèle ?

Marie vous paroissoit telle ;

Vous pouviez vous en venger,

Qu'est-ce qui vous fit changer ?

Mon départ tout arrêté,

Et mon paquet apprêté,

Ne songeant qu'à cette chose,

Sur mon lit je me repose,

L'esprit fort inquieté,

Mon départ tout arrêté.

Pour fléchir votre couroux,

Marie s'en avint-elle à vous,

Vous raconter le Mystere,

D'une façon très-sincere ?

S'étant jettée à genoux,

Pour fléchir votre couroux,

Jamais elle n'en dit rien.

Quoiqu'elle connût fort bien

Et mon tourment & ma peine,

Quoiqu'elle en fut très-certaine ;

Sur cela point d'entretien,

Jamais elle n'en dit rien.

Ce fut sans doute un grand Saint,

Qui

Où vous dit que ce dedit  
Etoit une folle envie ;  
Et que cette jalousie  
A tort vous rongeoit le sein :  
Ce fut sans doute, un grand Saint.

Je dormois profondement,

Quand l'Ange du firmament

S'en vint à moi pour m'apprendre

Que Marie je devois prendre

Sans douter aucunement ;

Je dormois profondement.

Joseph pour nous conter,

Voudriez-vous nous conter,

Le détail de votre songe

Tout divin & sans mensonge ?

Voudriez-vous le conter,

Joseph pour nous contenter ?

Tout d'abord l'Ange me dit :

Joseph, fils de David,

Prends ta femme, prends sans crainte,

Car quoiqu'elle soit enceinte,

Sa pureté nous ravit :

C'est ce que l'Ange me dit.

L'Enfant qu'elle a dans son sein,

Est formé par l'Esprit-Saint ;

C'est son plus parfait ouvrage,

De Dieu la vivante Image :

Il est divin & humain,

L'enfant qu'elle a dans son sein.

Quand elle accouchera,

JESUS on le nommera ;

JESUS, le Sauveur du monde

D

Qui donne une paix profonde,  
 Les péchés il lavera,  
 Quand elle en accouchera.  
 L'Ange me quitte à l'instant,  
 Je me leve au même temps.  
 Le Seigneur je remercie;  
 Le béni, le glorifie;  
 Bon Dieu, que j'étois content!  
 L'Ange me quitte à l'instant.  
 Que de douceurs j'éprouvois!  
 Plein d'aïse je m'en alai  
 Au cabinet de Marie,  
 Qui n'étoit point endormie,  
 Priant Dieu je la trouvai,  
 Que de douceur j'éprouvai!  
 Je viens, dis-je, Vierge à vous,  
 En me mettant à genoux,  
 Espérant, douce Princesse,  
 Le pardon de ma foiblesse,  
 Etant voire indigite Epoux,  
 Je viens, dis-je, Vierge à vous.  
 Voyez, Vierge, la douleur  
 Qui me pénètre le cœur,  
 De vous avoir soupçonnée;  
 Cette jalouse pensée  
 Me fait répandre des pleurs,  
 Voyez, Vierge, mes douleurs.  
 La Vierge alors vers les Cieux  
 Eleva ses charles yeux,  
 Qu'elles baignoit de ses larmes;  
 Je la vis pleine de charmes,  
 Comme un Ange en ces bas lieux,

Qui est descendu des Cieux.  
 Louons Dieu, consolons-nous,  
 Dis-elle, mon cher époux;  
 Le soupçon n'est pas un crime,  
 Il paroïtoit légitime;  
 Mais le changement est doux:  
 Louons Dieu, consolons-nous.  
 Je me mis à lui crier  
 Mon dessein de la quitter;  
 Et comuré ma jalouë  
 Me faisoit haïr la vie,  
 Avouant sans hésiter  
 Mon dessein de la quitter.  
 A ce cruel souvenir,  
 Je ne puis me retenir;  
 Ma voie fut entre-coupée,  
 Et de sanglors étouffée,  
 Ne pouvant l'entretenir  
 A ce cruelle souvenir.  
 La Vierge me consola,  
 Parce qu'elle me parla  
 Avec beaucoup de tendresse,  
 Et d'amour & de sagesse;  
 Ses pleurs même elle y mêla,  
 La Vierge me consola.  
 En tout elle m'excusoit,  
 Et me dit qu'elle n'osoit  
 Dire le divin Mystère.  
 Remettant à Dieu l'affaire,  
 Soumise à ce qu'il f'isoit,  
 En tout elle m'excusoit.  
 Avec beaucoup d'amitié,

Et touchée de pitié,  
Elle me faisoit entendre  
Un discours dévôt & rendre,  
Avec beaucoup d'amitié,  
Et touchée de pitié.

Après m'être un peu remis,  
Séchant mes pleurs, me mis  
A lui dire ce que l'Ange  
M'avoit dit à sa louange,  
Et à celle de son Fils,  
Après m'être un peu remis.

Elle me conte à son tour  
Qu'étant dans sa chambre un jour,  
Occupee à la Lecture,  
De la très sainte Ecriture,  
Et brulant d'un saint amour,  
Seule dans sa chambre un jour.

Elle vit devant ses yeux  
Un Ange venu des Cieux,  
Qui lui conta le Myſtere  
Qu'un chacun de nous révere,  
A ce jour en ces bas lieux,  
D'un Dieu descendu des Cieux.

Que cet entretien vous fut doux !  
Devôtes figurez-le vous,  
Que d'amour & de tendresse,  
De respect & de sagesse,  
Il parut en ces Epoux !  
Devôte, figurez-le vous.

NOEL sur l'Annonciation; Sur l'air : Une  
jeune pucelle de noble cœur, &c.

JE crois, Vierge Marie,  
Ce que je dois,  
De ce beau fruit de vie  
Qu'ici je vois;  
C'est mon Sauveur, dont Dieu seul est le Pere,  
Et vous, Vierge sa Mere,  
Dont il a fait le choix.

Je vois en vous, Princesse,  
Tant de bonté,  
D'amour & de tendresse,  
De charité,  
Que librement ici je vous demande  
Une grace bien grande,  
Avec humilité.

Vous ne sauriez me faire  
Trop de plaisir,  
Si je puis satisfaire  
Votre desir;  
Où vous serez aussi-tôt satisfaite :  
Que rien ne vous arrête,  
Demandez à loisir.

Je voudrois bien apprendre  
La vérité,  
Quand Dieu vous fit entendre Sa volonté;  
Quel temps, quel mois, Et quel jour de l'année  
Vous fûtes honorée  
De la maternité.

Pas un des Juifs n'ignore  
 Que parmi nous,  
 Le mois de Mars encore  
 Va devant tous;  
 De ce beau mois  
 Le jour vingt-cinquième,  
 Fit mon bonheur extrême,  
 Ce sou enir est doux.  
 Me dire - o s, Marie,  
 En quel saint lieu;  
 Etoit ce en compagnie,  
 Ou au milieu  
 De vos parens ?  
 Fut-ce chez votre Pere,  
 Auprès de votre Mere,  
 Ou au Temple de Dieu ?  
 C'étoit en Galilée,  
 A Nazareth,  
 Vile autant renommée,  
 Comme on le fait,  
 Quand je fut mariée,  
 Pour dot, comme l'on fait.  
 Faisiez-vous quelqu'outrage,  
 Dite-le nous,  
 Pour votre saint ménage ?  
 Travaillez-vous  
 Au petit point ou en tapissérie,  
 En riche broderie,  
 Ou bien sur du velours ?  
 Je faisois la lecture  
 Cet heureux jour,  
 De la sainte Ecriture,

Pleine d'amour  
 Envers mon Dieu, & sur un beau passage,  
 Sur une sainte page  
 Je m'arrêtois tout court.  
 Voudriez-vous m'apprendre  
 Ce que disoit  
 Ce passage si tendre Qui ravissoit,  
 Alors vos sens, & dont votre pensée  
 Etoit si fort troublée,  
 Qu'elle s'y reposoit ?  
 C'est une Prophétie,  
 Voici le sens,  
 Une Vierge choisie,  
 En peu de temps,  
 Doit concevoir notre divin Messie,  
 Et lui donner la vie  
 Sur la fin de nos ans.  
 Dites-nous, Vierge Mere,  
 Quels sentimens  
 Vous eûtes du Mystere,  
 A ce moment ?  
 Espérez-vous avoir cet avantage,  
 Et que ce beau partage  
 Vous auriez promptement ?  
 Jamais cette pensée  
 Ne me surprit;  
 Qu'elle étoit éloignée  
 De mon esprit !  
 Mais je pensois que je serois contente  
 Si j'étois la Servante  
 De la Mere du CHRIST.

Vierge Sainte & parfaite,  
 Eh! dites-nous,  
 Fut-ce quelque Prophète  
 Qui vint à vous,  
 Vous annoncer cette aimable Myſtere,  
 Que vous feriez la Mere  
 De cet Enfant ſi doux.  
 J'étois ſeulement  
 Aucun mortel  
 N'avoit chez moi l'entree;  
 Mais l'immortel  
 M'y envoya l'Ambaſſadeur authentique,  
 D'un Eſprit Angélique,  
 Qu'on nomme Gabriel.  
 Pardon je vous conjure,  
 Voulez-vous bien  
 Dire, Vierge très-pure,  
 Votre entretien  
 Avec l'Ange en conférence,  
 Tout eſt de conféquence,  
 Sans en omettre rien.  
 Je vais vous ſatisfaire  
 Avec grand ſoin,  
 Je ne veux pas vous taire  
 Le moindre point;  
 Vous en ſavez au long toute l'hiſtoire,  
 J'en chéris la mémoire,  
 Ne m'interrompez point.  
 A la venue de l'Ange,  
 Je ſens mon cœur  
 D'une manière étrange  
 Battre de peur;

Et d'autant plus que m'ayant ſaluée,  
 Il m'avoit fort louée,  
 Et beaucoup d'honneur.  
 Vierge, dit-il, Marie,  
 Pleine d'appas,  
 Et de graces remplie,  
 Ne craignez pas,  
 Car le Seigneur qui voit votre mérite  
 En votre cœur habite,  
 Et conduit tout vos pas.  
 Ce diſcours m'épouvante,  
 Hélas! pourquoi  
 Loué une innocente,  
 Disois-je en moi:  
 Pourquoi louer une ame ſi petite;  
 Qui n'a point de mérite,  
 Ni de vertu en ſoi?  
 Voyant donc l'épouvante  
 Qui me ſurprit,  
 D'une voix obligeante,  
 L'Ange reprit:  
 Loin tout ſouſçon  
 Et toute vaine crainte,  
 Mon Ambaſſade eſt ſainte,  
 Je ſuis un pur Eſprit.  
 Vous avez trouvé grace  
 Devant les yeux,  
 Devant la Sainte Face  
 Du Roi des Cieux,  
 Du Créateur de la machine ronde,  
 Qui gouverne le monde,  
 Et remplir tous les lieux.

Soyez, Vierge, sans crainte,  
 Et sans façon  
 Vous deviendrez enciente  
 D'un beau Gargon;  
 Son nom sera un nom tout adorable,  
 C'est JESUS mon aimable,  
 JESUS sera son Nom.  
 Il doit être un grand Homme,  
 Et même il faut  
 Qu'en ce jour on le nomme  
 Fils du Très-Haut;  
 Il portera de David la Couronne,  
 Son Pere ainsi l'ordonne  
 Par son Décret la-haut.  
 Comment se peut-il faire,  
 Je répartis,  
 Que je devienne Mere  
 De ce Saint Fils?  
 Car mon Epoux & moi d'intelligence  
 Gardons la continence;  
 C'est ainsi que je vis.  
 LE SAINT-ESPRIT par grace,  
 Venant en vous,  
 Tiendra, dit-il, la place  
 D'un digne Epoux,  
 Formant ce Fils d'une maniere pure,  
 Qui surprend la nature,  
 Que nous admirons tous.  
 Une preuve visible  
 A ce moment,  
 Ou'à Dieu tout est possible absolument:  
 Elisabeth, votre vieille cousine,

Par la vertu d'ivi  
 Est grosse sûrement.  
 Dans son terme elle compte  
 Déjà six mois;  
 Elle avoit quelque honte  
 Les premiers trois,  
 Et se cachoit en voyant la grossesse  
 D'un sein dont la jeunesse  
 Fut stérile autrefois.  
 Je sentoie dans mon ame,  
 Quand il parloit,  
 Une divine flamme  
 Qui me brûloit;  
 Entre les mains ce Dieu m'étant remis,  
 J'étois toute soumise,  
 A tout ce qu'il vouloit.  
 Lors à l'Ange avec joie,  
 Je répondis:  
 Mon Dieu qui vous envoie  
 Du Paradis,  
 Sait que je suis sa très-humble servante,  
 Toujours obéissante,  
 Et que pour lui je vis.  
 Son dessein me console,  
 Qu'il soit fait  
 Selon votre parole,  
 C'est mon souhait;  
 Ma volonté à ce que Dieu propose,  
 Toujours, en toutes choses,  
 Se soumet tout à fait.  
 Le SAINT-ESPRIT opere  
 A ce moment,

Dans mon sein ce Mystere  
En y formant  
Le plus beau corps de la Nature,  
D'une maniere pure,  
Qu'il prit du plus pur sang.

Après la conférence,  
L'Ange partit ;  
Mon ame en la présence  
De Dieu se mit ;  
De ses faveurs elle le remercie,  
Elle s'en humilie,  
Elle s'anéantit.

Pour accoucher, Madame ;  
Fut-il besoin

De quelque Sage-femme ?  
N'en vint-il point ?

Sentîtes-vous douleurs & tranchées  
Des autres accouchées

Quand ce vint à ce point ?  
Ma grossesse étoit sainte,

Et sans péché,  
Sans douleur & sans plainte

J'ai accouché,  
Contre les loix de toute la nature,

D'une maniere pure

Mon fils j'ai enfanté.

Douce Vierge Marie,

Votre entretien

M'a toute-à-fait ravié,

Je le sens bien,

Et je comprends

L'admirable Mystere,

Qui vous rend Vierge & Mere ;  
Je ne doute de rien.

Priez, Vierge Marie, Votre cher Fils,  
Que j'amande ma vie

Mieux que jadis ;

Qu'après ma mort

Il me fasse la grace  
De me montrer sa Face  
En son Saint Paradis.

---

*Ce Noel, se peut chanter de trois différentes manières ; Sur l'air nouveau : Quand le dépit ou la colere nous ont séparés tout un jour ; ou sur le vieux air : Noel pour l'amour de Marie, nous chanterons joyeusement ; ou bien sur l'air Réveillez-vous belle endormie, &c.*

**J**E suis le Maître de la Grange,  
Et c'est à moi qu'elle appartient ;  
Ainsi je trouve fort étrange  
Que sans me rien dire on y vient.

Vous paroissez trop raisonnable,  
Monsieur, pour ne vous ppaïser,  
Voyant que jusqu'à votre étable,  
Ce Messie veut bien s'abaïsser.

J'allois chez vous tout à cette heure  
Vous demander par charité,  
De permission qu'il y demeure,  
Puisque c'est par nécessité

Pardon, Monsieur, je vous en prie,  
Excusez mon emportement,

Mais que dites-vous du Messie ?  
Et qu'il est son avènement ?

Si les promesses ne sont vaines,  
Que nous lisons dans nos écrits,  
Nous verrons dans peu de semaines  
Notre Messie JESUS-CHRIST.

Cette divine Prophétie,  
A ce jour, en ce pauvre lieu,  
Est heureusement accomplie ;  
Rendons-en tous grâces à Dieu.

Ne pleurez plus, très-Sainte-Mère,  
Vos larmes me percent le cœur ;  
Et j'ai une douleur amère  
De vous avoir donné la peur.

Votre charmante modestie,  
Qui fait rougir votre beau teint,  
Fait bien voir que c'est le Messie  
Que vous ferrez dans votre sein.

Je me prosterne contre terre,  
Je l'adore & le crois si bon,  
Vû que mon Étable l'enferme,  
Qu'il m'accordera le pardon.

Et vous Joseph, & vous Marie,  
Intercédez tous deux pour moi ;  
Demandez lui, je vous en prie,  
Que sa grâce argmente ma foi.

Car la raison ne peut comprendre,  
Que pauvre comme je le vois,  
Sans amis il puisse entreprendre  
Un jour de se faire un grand Roi.

Quoiqu'il en soit, je veux soumettre  
Mon entendement à la Foi.

Croyant que cet Enfant doit être  
Mon Dieu, mon Sauveur & mon Roi.  
Pour marque de ma foi sincère,  
Je vous donne dès ce moment,  
En l'honneur de ce grand Mystère,  
Ce pauvre petit logement.

Mais faites mieux je vous supplie,  
Vû la rigueur de la saison ;  
Venez, Joseph, venez, Marie,  
Avec l'Enfant dans ma maison.

Notre loi veut qu'une accouchée,  
Demeure après l'accouchement  
Quarante jours bien enfermée,  
Sans en sortir aucunement.

Cette loi ne fut jamais faite  
Pour vous ; digne Mère de Dieu ;  
Non vous n'y êtes point sujette,  
Et vous pouvez quitter ce lieu.

Comme mon Fils je dois l'exemple  
Je veux laisser passer ce temps ;  
Après quoi nous irons au Temple  
Y faire nos pauvres présents.

Mais, Madame, il est impossible  
Que vous puissiez rester ici ;  
Le froid qu'il fait est si sensible ;  
Que votre Enfant est tout transi.

Puisqu'à notre nature humaine  
Il unit sa divinité,  
Il souffrira bien cette peine  
Par un excès de charité.

Divin Sauveur, je suis indigne  
Que vous veniez loger chez moi,

*Noëls nouveaux*  
Et de cette faveur infigne,  
Tu me prive, cruelle loi.

---

**NOEL NOUVEAU;**

Sur l'air : *Je ne veux de Tyrcis qu'entendre les  
Chansons, &c.*

**L**E Seigneur aujourd'hui foudroie les Enfers,  
On ne vit plus dans l'Esclavage;  
Si JESUS a rompu nos fers,  
Les Démons n'ont pas moins de rage.  
Sauvez-nous donc, Noel, sauvez-nous du trépas,  
Sauvez-nous, ô Dieu ! seul ! suprême ;  
Sauvez-nous donc, Grand Roi des Rois,  
Et mettez fin à à nos peines.  
Ah ! quels plaisirs, Bergers l'on respire ici bas,  
Vivons, Bergers, sous cet Empire,  
Chantons, chantons jusqu'au trépas,  
Tout ce que Noel nous inspire.

F I N.

LA  
**GRANDE BIBLE**  
RENOUVELLÉE  
OU

**NOELS**  
NOUVEAUX,

Où tous les Mysteres de la Naissance & de l'En-  
fance de JESUS-CHRIST sont expliqués.



A TROYES.

Chez J. A. GARNIER, Imprimeur- Libraire  
rue du Temple.

---

*Avec Permission.*